



FANTAISIE SUR DEUX RIMES

A MADEMOISELLE A. G....

Jolis petits nuages,
Navires des amours,
Vers de charmants rivages
Voguez ! voguez toujours !

Faites vos atterrages
Dans de joyeux séjours,
Jolis petits nuages,
Navires des amours !

Sans laisser de sillages
Voguez ! voguez toujours,
Et les gais troubadours
Chanteront vos voyages

Voguez ! voguez toujours
Navires des amours.
Pareils aux cœurs volages
De nos humains séjours.

ADAM MIZARE.

UNE RENCONTRE

I

Par une fraîche matinée d'été, un tarentass (voiture sibérienne) traîné par trois robustes chevaux s'arrêta près d'un bois de sapins. Le conducteur s'assura qu'il n'avait pas été suivi et que personne ne pouvait le voir ; alors il descendit de son siège, entr'ouvrit la toile du tarentass et, à demi voix, comme s'il eût craint d'être entendu par quelque être invisible, il dit :

—Seigneur, vous voilà sur les bords de l'Obi, la ville de Bérézof est à l'autre rive, à cinquante verstes environ.

—C'est bien, Samuel Maximof, répondit celui auquel il s'était adressé, si jamais je sors de l'Empire russe, je saurai me souvenir.

Le moujik s'inclina et dit, en baisant la main qu'on lui tendait :

—Seigneur, Dieu te guide et te garde des dangers qui t'entourent.

La voix qui parlait dans l'intérieur de la voiture était celle d'un homme jeune. Ce fut un jeune homme, en effet, qui s'élança sur le chemin.

L'expression de son visage était dure, son regard intelligent, et, quoique vêtu, comme un marchand sibérien, d'une houppelande usée, fanée et constellée de taches, quoique sa barbe et ses cheveux fussent incultes et ses mains peu soignées, toutes sa personne avait un air de noblesse.

Il chercha dans le couvert du bois un lieu où il pût se cacher et attendre le soir afin de diminuer la chance d'être reconnu sur la route qu'il devait suivre.

Le tarentass s'éloigna au triple galop de son attelage ; et le bruit des clochettes s'éteignit peu à peu dans le lointain.

Quelques heures avant le coucher du soleil, le ciel se couvrit d'épais nuages ; les vents déchaînés soufflèrent en tempête ; un violent orage se préparait

Sans s'inquiéter de ce bouleversement de la nature, le fugitif sortit du bois et côtoya l'Obi jusqu'à ce qu'il aperçût un bac amarré tout auprès de la demeure du passeur.

Le jeune homme s'arrêta un instant, passa sa main sur son front, comme pour en chasser des pensées importunes, et, se composant un visage calme et tranquille, il appela, d'une voix joyeuse :

—Holà ! batelier, hâte-toi. Je vais à un repas de noces ; et vois, mon petit-père, combien j'ai peu de chance, ce temps du diable m'a mis en retard.

Un moujik, couvert d'une ample pelisse, la tête enfouée dans un bonnet de fourrure, était apparu sur le seuil.

—Vite, mon pigeon chéri, continua l'inconnu, si j'arrive avant la fête, je te promets, au retour, vingt kopecks pour boire à ma santé.

—Impossible, mon petit loup, répondit le passeur ; regarde le ciel et l'eau ; ce serait folie que d'essayer de les braver.

—En payant double ? insista l'inconnu.

Le passeur se grattait l'oreille, il réfléchissait.

—Non, répéta-t-il, avec regret, ce serait tenter Dieu.

—Tu es sans courage, passeur de Belzébuth.... serais-tu poltron, par hasard ?

—S'il ne s'agissait que de toi, répondit avec candeur le moujik, je n'hésiterais pas une minute ; mais vois-tu, mon poulet chéri, je tiens à ma vieille peau ; et Piétrus, mon rameur, est encore bien jeune pour servir de pâture aux saumons de l'Obi.

L'inconnu fit un geste violent, comme pour frapper son interlocuteur, mais il se retint aussitôt.

—Dix roubles ? proposa-t-il.

Le passeur resta muet.

—Vingt !.... trente !.... cinquante !.... continuait le jeune homme ; cinquante : as-tu entendu ?

—Tu ne réponds rien ? Serais-tu ivre ? chien maudit !

Le moujik avait pâli sous l'insulte ; mais il restait immobile, regardant d'un air étrange celui qui lui parlait.

—Tiens, j'achète ta barque : j'irai seul, finit par dire le voyageur.

—Eh bien ! soit, s'écria soudain le batelier. Ah ! par saint Serge ! c'est toi qui l'auras voulu !

II

La barque avait atteint le milieu du fleuve ; autour d'elle le vent mugissait, le flot escaladait son bord avec furie, les passagers semblaient des fantômes entraînés par la tempête vers quelque abîme inconnu.

Mais le pilote tenait le gouvernail d'une main ferme.

Tout à coup, il releva le bonnet qui cachait à moitié son visage, et se tournant vers l'étranger :

—Me reconnais-tu, Vasili Kinsoff ? demanda-t-il d'une voix stridente ; as-tu gardé le souvenir du pauvre serf Nicolas Barine, qui fut laissé pour mort après avoir reçu, sur ton ordre, cent coups de knout ?

—Malédiction ! s'écria Vasili en se mettant debout. Est-ce que je rêve ?.... Est-ce bien toi, Nicolas Barine ?....

—Oui, c'est bien moi, répondit le passeur, avec un rire amer. La vie a de ces surprises, seigneur comte, je ne m'attendais pas à vous avoir jamais à ma merci.

—Allons ! qu'exiges-tu de moi ? demanda le jeune homme, qui avait déjà retrouvé son sang-froid ; parle, que te faut-il ?

—Me venger ! hurla le passeur.

Il avait arraché la barre du gouvernail et la brandissant comme une massue.

—Ah ! continua-t-il, tu as conspiré contre le tzar, tu as été condamné et maintenant tu t'évades. Mais je suis là : je t'arrête à mon tour ; et je te punis à mon gré !

—Maître ! maître ! dit le rameur, au nom de tous les saints du Paradis, gouvernez au nord, ou nous sommes perdus.

Mais Nicolas ne l'écoutait point ; et, emporté par la colère, il reprochait au jeune noble ses cruautés comme autant de crimes.

—Par pitié, suppliait Piétrus, en faisant d'héroïques efforts pour maintenir l'embarcation, par pitié, maître, vent debout ou nous chavirons !....

Nicolas Barine menaçait toujours du geste et de la voix.

—Ah ! disait-il, tu étais jeune, riche, heureux, et ton cœur n'était pas pitoyable aux chétifs et aux misérables de ce monde !....

—Finissons-en, dit le comte ; ma vie est à toi, prends la donc, mais avant de me taire à jamais, laisse-moi te dire ceci :

—Lorsque, naguère, je courbais la tête sous l'affront infligé au prisonnier, tout mon être se révol-

taut ; mais devant ta colère, Nicolas Barine, je me tais, car tu as le droit de me punir.

—Dieu de miséricorde, continua-t-il en levant vers le ciel des bras suppliants, ayez pitié de mon âme, je la remets en vos mains."



Dieu de miséricorde, dit le comte, ayez pitié de mon âme

En face de cet homme qui allait mourir, la colère du passeur s'apaisait, et, laissant retomber la barre dont il s'était armé :

—Ecoute, dit-il, quand je n'étais qu'un pauvre esclave, tu étais un homme libre, et—tu le reconnais toi même,—tu as été injuste, dur et cruel jusqu'à l'infamie.

—Eh bien ! aujourd'hui que, grâce à la clémence du tzar Alexandre II, notre père, le pauvre serf est affranchi, il va t'apprendre comment il use de sa liberté.

—Sur mon salut, Vasili Kinsoff, si nous arrivons vivants à l'autre rive, je te donnerai le moyen de t'évader de la terre sibérienne."

Le fugitif se rassit au fond de la barque.

La tempête ne s'apaisait point, on embarquait des paquets d'eau ; le vent sautait à chaque minute ; une pluie diluvienne aveuglait les passagers.

III

Enfin, on toucha terre.

La nuit était noire.

Sans se retourner, Nicolas dit au comte :

—Suivez-moi.

Ils marchèrent ainsi quelque temps et arrivèrent à une modeste demeure.

—Frère, dit Nicolas à celui qui l'habitait, jure-moi sur les saintes images qui protègent ton foyer que, quoi qu'il t'en puisse coûter, tu conduiras l'homme que je t'amène hors de l'Empire Russe.

—Oui, je te le jure, répondit le Sibérien.

—Adieu ! frère, dit Nicolas en s'éloignant.

Mais Vasili le retint et, d'une voix suppliante :

—Ta main ! Nicolas Barine, laisse-moi serrer ta main dans la mienne !....

—Non, répondit le moujik, je ne puis. Je t'ai fait grâce, mais je n'ai pas pardonné.... Plus tard, avec l'aide de Dieu, je le pourrai peut-être.

S.-E. ROBERT.

Consultez le devoir et non la passion dans tout ce que vous ferez.—CHATEAUBRIAND.

L'écrivain le plus religieux est presque toujours le plus éloquent. Sans religion on peut avoir de l'esprit ; mais il est difficile d'avoir du génie.—PASQUIN.

L'intelligence humaine est trop bornée pour se faire une idée adéquate de Dieu, mais aussi trop puissante pour nier en elle l'effet de sa grandeur.—ALBERT FERLAND.